

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

PREMIERE PARTIE

IV

Alors, mais en tremblant un peu cette fois, Smith tira de la poche de son cuban un coffret en bois des îles, à encoignures d'argent, et le présenta au jeune homme.

Armand l'ouvrit, et sur un coussin de satin noir il vit, entourée d'herbes aromatiques, une main de femme d'une blancheur mate, mais déjà légèrement bleutâtre. Le poignet, coupé verticalement, était d'un rouge foncé. A l'un des doigts était passée une bague en brillants qu'Armand avait autrefois connue à la jeune fille.

Le malheureux n'eut point de désespoir, mais deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il approcha cette main de ses lèvres et y déposa un long baiser.

Il referma le coffret et se retourna vers l'Anglais, qu'il regarda fixement, et lui dit :

— Comment se fait-il, puisque tu avais aidé miss Stanby à m'écrire la lettre qui m'a mis sur vos traces, que les soupçons de ton capitaine ne soient pas tombés sur toi ?

— Je suis parvenu à les détourner sur un autre, car il a cru en effet un instant que j'avais pu le trahir.

— Et en te chargeant du hideux message dont tu t'es acquitté en entrant, il a cru que je te laisserais aller sain et sauf ?

— Il s'est seulement reposé sur moi du soin de vous le faire parvenir. C'est moi qui ai voulu vous voir à votre bord, afin de vous sauver, comme miss Stanby vous l'écrit.

— Eh bien, as-tu quelque projet ? Que faut-il tenter ?

— Mon capitaine m'a chargé de recruter, s'il était possible, cinq à six hommes déterminés pour remplacer ceux qu'il a perdus. Ces hommes, si vous y consentez, seront vous-même et cinq de vos compagnons. Vous partirez avec moi et nos arriverons pendant la nuit à bord du trois-mâts. Don Ramon ne s'informera de vous que le lendemain matin, et, jusque-là, je vous enfermerai dans ma chambre. Pendant ce temps, votre goëlette aura appareillé, et, avec le vent qu'il fait, elle pourra être dans la baie au point du jour. Elle arrivera sans être signalée, car les matelots de veille cette nuit me sont tout dévoués. J'ai gagné, en outre, une bonne partie de l'équipage. Votre second, ou celui à qui vous aurez laissé le commandement de votre navire, attaquaera aussitôt, et lorsque don Ramon s'élancera de chez lui pour courir à l'ennemi, vous sortirez de ma chambre et vous vous placerez avec vos compagnons de manière à le séparer de son appartement et de la jeune dame. C'est là le point important, car, autrement, au moment où il se verrait vaincu, il reviendrait sur ses pas et la tuerait infailliblement. Quant au fort, il fera encore nuit ; il tirera mal. Acceptez-vous ?

— C'est bien hasardeux, dit Charmon.

— Et si c'était un piège ? fit Ledru. Je ne vois pas pas, dit-il à Smith, la raison de votre dévouement.

— Je suis riche, et j'ai assez de la vie que je mène.

Puis, dans un accès de défiance, il peut me tuer au premier jour. Et enfin, continua Smith en baissant la voix, la conscience devient une trop vilaine compagnie quand elle commence à vous reprocher la nuit les crimes que vous avez commis pendant le jour.

— Tu as bien facilement regagné la confiance de ton capitaine ?

— Oh ! dit l'Anglais en pâlissant, c'est moi qui ai coupé la tête de l'hoinine que je lui ai désignée.

Armand alla à l'Anglais et lui prit le bras.

— Moi, lui dit-il, je n'ai pas même eu tout à l'heure la pensée de te punir. Je ne t'ai jamais fait de mal. Lney m'écrivit de me fier à toi ; je veux la croire. D'ailleurs, sa vie et la mienne ne valent plus la peine d'être si longtemps disputées. J'accepte.

Armand choisit, pour l'accompagner, le capitaine Charmon et quatre hommes éprouvés. Ilissa le commandement de la goëlette à Ledru. Le plan de l'Anglais dut être suivi de point en point. Au milieu de la nuit, ils monteront à bord du trois-mâts. Ils étaient conduits par Smith, qui les enferma dans sa chambre. Là, ils restèrent silencieux, assis sur des escabeaux. Armand s'était couché sur le lit. Si près d'un danger mortel, il passa les heures qui l'en séparaient à récapituler sa vie avec un amer chagrin. Sa vengeance, sur le point d'être satisfaite, le laissait indifférent. A quoi, en effet, aboutissait ses efforts, puisque, à cette heure suprême où il veillait et où il attendait, la femme qu'il cherchait depuis trois ans était sans doute, à deux pas de lui, dans les bras de son plus cruel ennemi. Une seule fois, la porte s'ouvrit. C'était Smith qui entrait. Il se pencha à l'oreille d'Armand et lui murmura ces paroles :

— Elle est seule dans sa chambre, elle souffre bien de sa blessure. Jai dû lui dire que vous étiez là, car elle l'avait déviné à un grand trouble qu'elle ressentait.

Ces quelques mots, qui étaient une consolation inattendue, répondait si bien à la pensée et à la douleur d'Armand, qu'il fondit en larmes.

— Merci, murmura-t-il à son tour.

Il eût presque serré la main de cet homme, qui, pourtant, avait été pour moitié dans ses malheurs.

A quatre heures du matin Armand et ses compagnons entendirent plusieurs coups de feu et un grand cliquetis d'armes. En même temps, on ouvrit leur porte et ils se précipitèrent sur le pont. Aux premières clartés de l'aube et à la lueur de la fusillade ils aperçurent le capitaine Ledru et les hommes de la goëlette qui sautaient sur l'avant du trois-mâts. Don Ramon, suivi de quelques hommes qui lui étaient restés fidèles, courrait à leur rencontre. Armand se plaça de manière à lui couper la retraite, et fit feu avec ses hommes sur l'équipage de l'*Argus*. A cette diversion imprévue, la plupart des pirates jetèrent leurs armes et se rendirent. Quant au Brésilien, en apercevant Armand, il comprit tout. Il rugit et bondit au milieu des cinq Français, mais tomba presque aussitôt criblé de blessures.

Ce fut à cet instant que, semblable à l'ange du châtiment et couverte de longs vêtements noirs qui faisaient ressortir son affreuse pâleur, miss Stanby s'élança de sa chambre. Pendant une seconde elle resta debout sur le seuil. Son bras droit était caché dans sa poitrine, mais elle avait la main gauche